

## CAROLE LEROY

### *Petite Anne*

Malgré le soleil qui éclaboussait de ses premiers rayons la campagne environnante, la maison et son jardinet restaient gris. Pas de ce gris noble, dit souris, se nuant de reflets presque mauves, non, plutôt de ce gris qui salit même les murs des prisons et des églises, des casernes et des couvents. Un gris d'ennui. Pourtant ce n'était pas faute de taches de couleurs ; des verts sombres frisant l'émeraude, des rouges ponceau voire pourpre, des blancs éclatants, disséminés çà et là, en couches chaque année renouvelées, par Marie, maîtresse du lieu, sur les volets et les portes, les barrières et échaliers. Mais dès que les pinceaux rejoignaient pour un an la resserre, peu à peu les couleurs se voilaient d'une ombre presque palpable, comme si, invisible, une autre main les fondait en un camaïeu livide, immuable, qui stagnait, délimité par les palissades. Du temps où quelque téméraire osait s'aventurer chez elle, une sorte de manteau blafard s'écrasait sur les épaules de l'audacieux dès le portail franchi, l'enveloppait plus sûrement qu'une chape de goudron et de plumes. À tel point que personne ne venait plus la visiter. Si ce n'est, depuis quelques mois, Petite Anne, qui trouvait jubilatoire de venir trotter dans son jardin. Haute comme trois pommes qu'elle était, Petite Anne, et son gazouillis, qui n'était pas encore un langage, accompagnait, telle une marche militaire